

Le portemanteau.

Juliette et Thylan n'auraient jamais dû se rencontrer !

Ne croyez pas que je désire me mêler de la vie de ma nièce... mais ces deux-là ne possèdent aucun point commun, ni leur éducation, ni leur origine... comment dire ? Sociale. Rien ne se serait d'ailleurs jamais passé sans ce portemanteau.

Ce mercredi-là, Juliette avait voulu faire les soldes dans un centre commercial proche de son école, plutôt qu'aller dans une bonne boutique. Pour retrouver d'autres jeunes, sans doute...

Ses parents travaillent beaucoup, alors, comme tous les jours ou presque, j'avais été chargée de l'accompagner. Comme si, je ne croulais sous les occupations. Tenir un foyer, gérer une ou deux associations, se rendre chez le traiteur pour réussir ses soirées, on croit cela tout simple. J'ai oublié ce que je voulais dire... oui, les soldes. Non, le portemanteau. Mon mari me le répète souvent : « Tu t'égares dans les détails, Victoire ! On a du mal à te suivre. »

Bref, tout de suite, Juliette a craqué pour une jolie veste rouge. Sobre, pour une fois. Et juste à côté de cette veste, sur le même portemanteau, pendait un blouson d'une couleur plus ou moins verte. Vous savez cette teinte militaire que l'on nomme : « caca d'oie ». Je n'ai jamais vu d'oies déféquer, mais je trouve cette appellation tout à fait appropriée... Pourquoi je parle de ce blouson ? Parce que cette veste et ce blouson, suspendus côte à côte, étaient amoureux.

Des vêtements ne peuvent tomber amoureux, pensez-vous ? La pauvre devrait augmenter la fréquence de ses visites chez le psy. Je vous arrête : moi-même, j'ai mis un peu de temps à l'accepter, mais tout ce qui est arrivé depuis notre entrée dans ce magasin ne peut s'expliquer autrement.

Juliette prend cette petite veste rouge qui lui va comme un gant. Une « veste qui lui va comme un gant » ? Pas très logique cette expression ? Pardon, je m'égare encore... Voilà donc ma belle Juliette qui tourne sur elle-même avec grâce. Une véritable princesse. Et soudain cette famille... bruyante, désordonnée déboule en piaillant, en traînant les pieds, en soufflant, en mâchant je ne sais quelle sucrerie. Les soldes, vous me direz. Le quartier aussi. Juliette avait voulu aller à côté de son école. Je l'ai expliqué ?

Alors cette famille s'engouffre dans la boutique, essayant chemises, tee-shirts, polos, shorts, bermudas, s'esclaffant, se dandinant, se disputant, quand un des gamins, un grand dadais long comme un jour sans pain, s'approche de nous. Il tombe en arrêt devant le blouson. Le vert « caca d'oie » dont je vous ai parlé. Il l'attrape brusquement. Je sursaute. Il l'enfile. Je dois avouer qu'il lui donne fière allure. Juliette le félicite en souriant. Et les voilà qui se mettent à bavarder.

Comme un bon quart d'heure vient de passer, je prie ma nièce de rejoindre la caisse. Surtout que... (Insupportable promiscuité !) le plus âgé de la bande ne cesse de fredonner à mes côtés, dans mes oreilles. Le père, je pense, vêtu d'un hideux complet gris souris, sans doute prêté par son travail. Je vais tirer Juliette par le bras. Elle résiste ! J'insiste. Et la voilà qui soupire et m'annonce : « la manche de ma veste est nouée avec celle du blouson vert ».

« Tu me prends pour une cruche. » Je lui réponds. « Tout à l'heure, tu l'as

portée devant moi. Aucun nœud avec ce blouson. Et lui non plus d'ailleurs. Je veux dire que l'autre garnement a enfilé son blouson sans difficulté. »

Elle lève le bras. En effet, les manches des deux vêtements restent liés. Ma nièce rit un peu. Le garçon glousse à son tour. Holà ! On ne va pas s'éterniser. Juliette va arriver en retard à son cours d'équitation. Je détache veste et blouson avec l'aide maladroite du plus âgé de la bande, qui ne cesse même pas de chantonner. Si ma belle-sœur ou mon mari nous voyaient ! Enfin, nous allons régler notre achat. Nous rejoignons la rue où attend notre VTC quand retentissent de stupides ricanements ! Quoi encore ? Je me tourne et constate qu'à nouveau la veste et le blouson se sont emmêlés. « Vous le faites exprès ? »

« Mais non tata, regarde. »

« Appelle-moi Victoire, s'il te plaît. À croire que j'ai... je ne sais quel âge. Et vous lâchez-la. »

« Madame, je ne la retiens pas ! »

Ils montrent leurs vêtements. Un bouton de la veste de Juliette se trouve — je ne sais comment — coincé dans un fil dépassant du blouson vert.

« Vous vous payez ma tête, les enfants ? Les plaisanteries les plus courtes restent les meilleures ! » Cette fois, je suis sur le point de perdre mon sang froid alors que les deux gamins se tordent de rire. Je m'approche du père ou du cousin, du grand frère, qui peut deviner avec eux... il chantonne toujours : « A quoi joue votre cousin, votre grand frère, monsieur ? »

Il me jette un coup d'œil glacial : « Mon fils. Que désirez-vous savoir, madame ? »

« Votre petit voyou est venu enrouler un fil de son blouson sur le bouton de ma fille... je veux dire, il s'est amusé à accrocher un bouton de la veste de ma nièce... bref, j'aimerais savoir ce que projette ce malappris. »

Au mot de « malappris » qu'ils entendent sans doute pour la première fois, les deux freluquets redoublent d'hilarité. Des claques se perdent ; je vous jure !

« Mon malappris de fils ne projette rien, c'est cette gamine qui a glissé un bouton de sa veste dans un fil de son blouson. J'ignore pourquoi. »

Ces gens ne manquent pas de toupet : « Vous vous moquez cher monsieur ? » Je le regarde droit dans les yeux, il me toise sans ciller. « Certainement pas, madame. » Et il me tourne le dos et recommence à fredonner son abominable rengaine.

La moutarde me monte au nez ; je décide de lui livrer le fond de ma pensée quand j'avise nos deux ados en train d'échanger leurs numéros de téléphone. J'attrape Juliette par la main. « Pas question de revoir ce genre de personne, ni même de discuter avec elle ! »

« Quel genre de personne ? » me lance le père.

« Celle qui braille sans retenue, de la même manière que vous, à l'instant ! »

« Je n'apprécie pas beaucoup vos sous-entendus. »

« Tant pis pour vous ! Par contre, si vous ne vous écarterez pas immédiatement, j'appelle l'agent de sécurité là-bas ou mieux la police. Et vous ne devez pas avoir tellement envie de la croiser, je me trompe ? » Il blêmit et semble sur le point de répliquer, mais j'entraîne Juliette vers notre voiture.

Enfin installée à l'abri, j'en profite pour m'expliquer avec elle : « Qu'est-ce qui t'as pris de jouer avec ce jeune homme ?... On ne peut frayer avec n'importe

qui. Tu les as bien regardés. Les manières du père et de la plus âgée des gamines ! Si c'était la mienne. » Elle ne me répond pas. Se contente de marmonner : « T'en as pas justement. » Pimbêche ! Punaise ! Inutile de chercher à la raisonner. Elle comprendra plus tard que ce que mes paroles et mes actes ne visent que son bien.

Juliette prend son cours d'équitation et s'amuse avec un magnifique alezan pendant que je me désaltère au bar du centre. J'en oublie cette lamentable histoire de veste et de blouson, de soldes, de promiscuité... lorsque je vois ma nièce revenir pâle comme un linge : « Qu'est-ce qu'il se passe ? Tu es tombée ? »

« Non tata. »

Quand elle m'appelle ainsi, avec ce ton, ce timbre de voix, la situation est grave. « Quelqu'un s'est montré désagréable avec toi ? »

Juliette devient toute rouge. On dirait qu'elle va pleurer.

« Voyons, explique-toi ! Tu me mets sur des charbons ardents. »

Elle me montre ses poches retournées : « Mon portefeuille, mon argent, mes papiers ont disparu. »

Je réfléchis un instant. Oh quelques secondes me suffisent : « Eh bien ne cherchons plus la raison de tout ce cirque avec le blouson et la veste ! Voilà ce que ces gens voulaient. J'aurais dû m'en douter. J'appelle la police. »

« Rien ne nous assure de leur culpabilité. Et puis on ignore où ils habitent. »

« Ne t'inquiète pas. On les trouvera. »

Les agents mettent peu de temps à nous rejoindre. Un coup de fil de mon frère, qui a le bras long, le commissaire en personne vient superviser l'enquête. Une visite au magasin et l'adresse de ces voyous est découverte. Ses ahuris avaient réglé leurs achats avec un chèque. « Ils ne perdent rien pour attendre. La police va vite les trouver et les renvoyer chez eux. »

« Comment chez eux ? Ils ne vivent pas ici ? »

« Je me comprends. »

Quelques minutes plus tard, nous recevons un appel. Le commissaire a arrêté le père. Il s'est défendu et hurle à l'injustice. Cette fois, il a dû cesser de chantonner ! Par contre, pas de portefeuille, ni de Thylan !

« Il a dû aller se procurer des... des... ce que les jeunes gens de son âge achètent. » Il suffit d'attendre. La police « planque », comme elle nous l'a expliqué, devant l'immeuble de la famille. « Il ne devrait pas tarder à revenir. Ne t'inquiète pas. »

« Mais je ne m'inquiète pas, Victoire. Il est déjà revenu. »

Je me retourne et vois ce petit... voyou juste devant moi. « Écarte-toi de lui, Juliette. Il vient se venger de l'arrestation de son père !! »

« Ne raconte pas n'importe quoi. Il a frappé à la porte. Je lui ai ouvert. »

« Désolé de vous déranger, madame. J'ai retrouvé ceci dans la veste de mon blouson. » Il brandit le portefeuille de Juliette. Pardi ! Je la prie de vérifier s'il ne manque rien. Et d'appeler le commissaire.

« Tante Victoire ! Pourquoi il s'ennuierait à venir rapporter le portefeuille s'il n'était pas honnête ? Il ignore même que la police s'est rendue chez lui. »

Pour une fois, la petite a raison ! Toute cette histoire commence à me paraître sacrément étrange. « Thylan, ton père est enfermé... » Juliette ne parvient pas à terminer sa phrase. « Enfermé où ? »

« En... en prison... » Je ne sais plus où me mettre.

Thylan bondit à l'extérieur, entraînant Juliette derrière lui. Impossible de voir s'ils se tiennent la main ou si leurs vêtements se sont encore emmêlés.

Bon sang, je ne peux pas les laisser se débrouiller seuls. Je commence à courir derrière eux. Depuis le temps que je jure de retourner en salle de gymnastique ! J'aurais mieux fait de respecter mes promesses. 5... 3 kilos de trop. Je dois m'arrêter toutes les deux minutes pour reprendre mon souffle alors que les gamins semblent voler comme des oiseaux. Mais on m'a confié la petite. Hors de question de les lâcher ! Même si je trébuche à chaque pas. Et si ces deux étourdis traversaient trop vite la route, s'ils suivaient n'importe qui, n'importe où ?

Enfin, les poumons embrasés, les genoux en sang, j'aperçois le commissariat. Parfait, je vais leur tirer les oreilles et surtout brûler leurs satanés vêtements. Peut-être suis-je folle de penser que cette veste et ce blouson sont responsables de ce qui nous arrive.... mais dans le doute, autant se protéger.

Brusquement, un coup de feu retentit. Mon cœur cesse de battre ! Je sens, je sais que cela concerne ma princesse. Je me précipite à l'intérieur du commissariat... et les aperçois, tous. Ils ont vu débarquer en trombe deux gamins échevelés, hurlant ; un jeune policier a pris peur. Il a tiré par réflexe et touché Juliette. Impossible de me rappeler ce qui m'est arrivé pendant un instant. Je me suis évanouie ? J'ai bondi sur le jeune agent ? J'ai pleuré comme une madeleine ?

Quelques minutes plus tard, je marche de long en large dans un couloir d'hôpital, Thylan à mes côtés. Le père, qui se nomme Noor, me tient par l'épaule. S'il m'avait lâchée, je me serais effondrée. Il susurre toujours son étrange mélodie. Cela me calme à présent.

Enfin, un grand type en blanc s'approche. Mal rasé, un peu gris. Il devrait se reposer. Un indien, ou un indonésien. Pourquoi je me préoccupe de cela alors que ma Juliette agonise ? Il a l'air sérieux, beaucoup trop sérieux, tragique même. Je ne veux pas l'écouter. Je refuse de l'entendre ! Je me lève pour m'enfuir. Noor me retient par le bras. « Nous devons savoir. Attendez. » L'homme tousse et nous regarde sombrement. Ma vie est finie avec celle de ma nièce ! Sa mère ne me le pardonnera jamais, déjà qu'elle ne m'apprécie pas beaucoup.

« Tout va bien. La balle a ricoché sur son crâne. Elle s'en remettra vite. À l'avenir, évitez de laisser vos enfants surprendre des policiers. »

Qu'est-ce qu'il a dit ? Il parle en français ? Je n'ai rien compris. Noor me sourit. « Ah, et puis attendez qu'on vous autorise à lui rendre visite. Le blouson de ce jeune homme se trouve dans la chambre. »

Depuis ils ne se quittent plus. Travaillent ensemble. Jouent ensemble. Juliette a appris à Thylan à faire du cheval. Thylan a montré à Juliette comment faire du skate. Même si j'ai un peu peur, je ne proteste pas. De toute façon, ils ne m'écoutent plus beaucoup. Trop absorbés par leurs bavardages. Je me contente de garder un œil sur eux, aidé par Noor, avec qui... je veux dire... j'entretiens d'excellents rapports. Cela me fait un peu de compagnie. Le pauvre s'occupe, seul, de sa tribu, comme il dit. Il a perdu sa femme quand ils sont partis de chez eux. Nous discutons, nous nous promenons en forêt. De temps en temps, nous

allons au salon de thé ou au cinéma avec les enfants, qui me donnent l'impression de rester continuellement noués l'un à l'autre.

Lorsqu'ils jouent, ils prennent toujours soin de poser la veste rouge sur le blouson vert. Ou le blouson vert sur la veste rouge. Ils ne veulent plus les séparer. Personne ne sait ce qui pourrait arriver.